

Gouvenirs de théâtre (1930 à 1937)

Le théâtre existait à la Flocellière, bien avant mon arrivée, en septembre 1930; et la troupe avait un certain renom, même hors de la commune.

Des quelques échos, recueillis au cours des répétitions de la bouche des anciens, j'ai retenu :

a) que des représentations étaient données bien avant la guerre 1914-18;
b) que les lieux de spectacle variaient : une grange (à Brosseau ?), la cour de l'école des filles, et, enfin, après sa construction en 1910, à l'école privée des garçons. Là, le vestiaire, muni d'un parquet surélevé, était converti en scène, et les 3 salles de classe, privées des cloisons amovibles recevaient les spectateurs, le matériel scolaire étant stocké sous le préau.

En 1927, sur un terrain donné par la famille Pierre Germain, une belle salle (pour l'époque) était bâtie, contiguë à la maison d'école, au préau et au vestiaire. La scène était vaste et profita assez tôt de l'arrivée de l'électricité. Le rideau, brodé par le père Auguste Germain (dit Bacchus) représentait, en vue cavalière, l'église, le château, les 2 chapelles de Lorette et de Carmel.

La salle fut étreinte avec "Frères et martyrs", un drame relatant la vie et le martyre des deux saints nantais : Donatien et Rogatien. Et les spectacles se succédaient, les plus célèbres étant : "la Cloche des Brouillards" et "L'Heure de Dieu".

La saison 1930-31, comme les précédentes, comptait un drame : "L'Ermite du Sahara" (la mort du Père de Foucauld, interprété par M. Lucien Soulard mon directeur) et une comédie : "La Chambre n° 13", le tout coupé d'intermèdes chantés qui illustraient les deux chantres locaux, les frères Joseph (dit José) et Auguste (P'tit bouxhomme) Sourisseau, et aussi Armand Guilmineau : le Bouif.

Je fis là mes débuts sur la scène de la Flocellière, avec un trac certain interprétant Ében, le chef des Senoussis, assassins du Père de Foucauld. Ma scène n'était rien à côté de celles de mes 3 grands Couaregs : debout, au fond de la scène, leurs gandouras étaient si agitées qu'elles en animaient la toile de fond, confirmant ainsi la phrase qui terminait le 2^{ème} acte : "Le vent s'élève dans la plaine".

Si le drame fut très applaudi, la comédie fut peut-être le plus grand succès du "Bouif" qui jouait là le rôle d'un paysan auvergnat un peu simplet, égare dans un hôtel parisien. Son physique, accentué encore par ses costumes (une peau de bique notamment), ses accessoires (un seau hygiénique), provoquait les rires avant même qu'il ait prononcé une parole, et il lui arrivait d'en rajouter un peu. Certain jour, alors que surpris il devait s'enfuir, il s'emmita les jambes et s'étaba la face contre terre, tandis que son seau hygiénique roulait vers la cage du souffleur. Le plus amusant fut, qu'à la sortie, des spectateurs le féliciterent de tomber aussi naturellement. Bouif se garda bien de leur montrer son coude droit, tout ensanglanté à la suite de cette chute bien imprévue.

Mais, pour cette saison, les acteurs les plus à plaindre furent, sans conteste Jules Marquis (le serviteur du Père de Foucauld) et Joseph Oger (Bibichon dans la comédie), qui jouaient des nègres. Pour leur colorer le visage on essaya d'abord des bouchons de liège brûlés, mais pour un résultat médiocre, la couleur tenait beaucoup. Quelqu'un suggéra alors d'enduire la face de vaseline et d'y étaler ensuite du cirage. L'effet était "boeuf", mais peu à peu la vaseline fondait entraînant le cirage, et, pour se dégrimer

2
nos pauvres garçons durent, par endroits, enlever la peau pour supprimer la couleur.

Avec l'"Honneur militaire", qui faisait revivre la sombre histoire des "fiches", dont le maire, M. le marquis de Hillerin, avait été une victime, la saison suivante connut un véritable "jour".

Mais, pour compenser, le groupe de Jeunesse Catholique eut alors l'idée d'organiser une séance pour célébrer la fête du vicaire, M. l'abbé Léon Guibert. On joua donc en avril une pièce paysanne en 3 actes: "La pente fatale" et une comédie "Pauvre Pandore" qui se déroulait en un décor naturel, une haie de genêts (lesquels venaient directement des coteaux de la Redonnière). Le spectacle ayant été un succès (grâce à M. Lucien Soulard qui avait accepté de diriger les jeunes), les deux saisons suivantes furent assurées par eux, avec le "Prisonnier de Myolans" et le "Pirate de la Baltique".

A cette époque, pour augmenter les recettes, destinées à la Caisse des écoles, était organisée, au cours de la représentation, une tombola dont les lots étaient fournis par les paroissiens. Pour aguicher les clients et avoir des dons plus nombreux, il fut décidé, un certain jour, que les acteurs eux-mêmes, divisés en petits groupes, iraient quêter, le dimanche matin, de village en village. Après la première messe, nos équipes partirent donc en campagne. J'eus ainsi l'occasion, de connaître les villages entre la Loge et la Sauvagerie. Mais, cette expérience fut de courte durée. Et pour cause: la représentation était commencée depuis longtemps, et les derniers collecteurs n'arrivèrent qu'à l'enti'acte. Parmi eux, notamment le célèbre "Louis Jadaud" qui était un des acteurs principaux de la comédie militaire interprétée, cette année-là; on avait eu chaud.

Pour "Gosse de Mère", deux anciens: Félix Guicheteau et René Germain, reprisent du service. Un an plus tard, M. Lucien Soulard revenait aussi.

Et les saisons se succédaient: "2019 au Maroni", "L'Honnête homme"; le "Drame du Nord-Express".

Avec l'arrivée de l'abbé Roy, on se lança dans une grande entreprise: "Le Courrier de Lyon". Ce n'était pas rien. D'abord il fallait modifier le texte pour transformer les rôles féminins en rôles masculins - les troupes mixtes étant interdites dans les patronages -; et, bientôt avant Robert Hossein, à la télévision, nous avions changé la fin pour que "notre justice" soit respectée et que le malheureux Tesurques soit acquitté. Les décors étaient nombreux. Si bien que la pièce connut un vrai succès, malgré quelques anicroches, ainsi à l'attaque de la diligence (qui n'était autre que la charrette à bras de M. Lucien, habillée d'une toile), postillon et cochers étaient tombés avant les coups de feu, et le père Edmond Demiau perdait à la fois la balle - pommeau d'argent - et de l'accusation, qu'il n'arrivait pas à sortir de sa poche "à migaille". ... et la mémoire.

Durant toute cette période, le Bouif connut ses plus grands succès, dans la comédie et les intermèdes. Et lui arriva aussi quelques sonnettes, sans conséquence, grâce à son à-propos. Ainsi, dans "Pauvre Pandore", il devait se déguiser en gendarme; mais, au beau milieu de la scène, il s'aperçut qu'il lui manquait les bottes. Alors de crier: « Ah! zut, j'ai oublié les bottes », et il partit bien vite les chercher en coulisse. Jouant "Le Marquis de la Grenouillère" il poursuivait avec un gourdin Henri Girardeau (fils), dit Dadaeu; et le fit avec tant d'ardeur qu'il asséna un coup magistral sur un talon de Dadaeu qui partit en hurlant de douleur. Bouif, d'ordinaire très flegmatique, fut tellement surpris qu'un énorme éclat de rire le secoua, et, ne pouvant rien dire, il sortit s'asseoir sur les marches séparant la scène du vestiaire, et resta là, quelques minutes, les larmes aux yeux et se tenant le ventre.

"Le fiancé d'Églantine" joué en 1937 fut un triomphe, grâce à M. Lucien qui incarnait un amoureux poétique, à Bouif, serviteur gaffeur

à souhait, et aussi à deux travestis : deux acteurs jouant des rôles de femmes, Eglantine (Henri Huffeteau) et Mélanie, la cuisinière (Joseph Rambaud). Bien avant, un essai de travesti avait eu lieu, mais pour une chanson mimée : "La noce à Marie", et nous avait valu, entre autres, une folie mariée : Joseph Rousseau.

En dehors des saisons ordinaires, les jeunes avaient joué au profit de P. Tessier, missionnaire en Chine : "Le remplaçant". Un avion, en maquette, œuvre de Gabriel Pascreau, (qui en avait imité le crémissement avec un bol d'écrémuse) avait traversé le ciel et lâché une bombe. Cet engin n'était qu'un gros pétard que l'on laissait choir dans une ancienne cuve à acétylène, la rouelle de l'école) pour en augmenter le bruit. La mèche allumée, le pétard fut lâché. Hélas ! dans la chute, la mèche se détacha. Gabriel, sans perdre une minute, saisit la bombe, prit son briquet et, maintenant la mèche la tête en bas, l'amorça. Malheur ! l'explosion fut instantanée, et notre zélé artificier se retrouva, main et visage tout noirs et tavelés de points rouges et cuisants. Heureusement les yeux n'avaient rien ! (1)

Avant guerre, les décors étaient peu nombreux ; on utilisait de préférence ceux qui nous appartenaient. Quant aux costumes, ils étaient stockés dans une garde-robe et des cartons, dans le grenier de la cure. Seuls les décors et les habits extraordinaires étaient loués à la maison d'Angers. Quels étaient alors les machinistes ? Je ne m'en souviens pas bien. Seul, le fidèle préposé au rideau, le père Constant Challin, aux moustaches conquérantes, fut vraiment constant à ce poste, qu'il assura jusqu'à la perte de ses forces.

Les souffleurs étaient gens bien dévoués. Le père Maurice Abert assura ce service jusqu'à ce qu'une surdité gênante l'oblige à la retraite. Pendant l'entr'acte, il arrivait que, de la cage, sortit une fumée volcanique à l'acre odeur de tabac, et, parfois, tellement pris par le spectacle, notre brave souffleur en oubliait de tourner les pages, et... tant pis pour qui avait perdu le fil ! Pierre Guardeau aida la mémoire des jeunes pendant quelques saisons ; il roula des yeux fuilonds aux trébuchants et élevait à la voix le ton et le toise. Le père Edmond Deniau assura aussi la fonction ; mais, mieux valait éviter de le rappeler, car, malgré l'étroitesse du lieu, il joignait le geste à la parole, d'une manière suggestive !

Les hommes n'eurent pas seuls, le monopole de la scène. Les jeunes filles, exercées par M. le curé Souillard, représentèrent, avec succès, un drame romain : "Fabiola" que suivait une comédie désopilante : "Ma petite tante chérie".

Enfin, chaque année, pour la distribution des prix, filles et garçons s'exercèrent, avec plus ou moins d'audace, à l'art scénique. N'est resté dans la mémoire un certain "Fantôme du joli moulin", comédie mêlée de chants et de danses, pour laquelle nous avions construit un grand moulin aux ailes mouvantes. Certains élèves de cette époque s'en souviennent-ils encore ? N'est-ce pas, Pierre Guimain, le bon fantôme !

Rappelons aussi que les séminaristes de la Flocellière, nombreux alors, s'étaient regroupés dans "l'Académie lyrique de Moulin-aux-Chats" sous la direction du futur chanoine Joseph Gaborit et, à plusieurs reprises, au cours de leurs vacances, affrontèrent la scène avec talent et succès et purent ainsi aider leurs parents à l'achat des livres dont ils avaient besoin. Parmi leurs représentations, je me souviens de "La meilleure part" et "L'as aviateur".

Rendons hommage aux demoiselles Juliette et Gabrielle Levin qui, durant toute cette époque, assumèrent le long et fastidieux travail de la copie des rôles.

De 1937 à 1946.

Sur cette période, je n'ai que peu de souvenirs. Nommé en juin 1937 directeur de l'école du Gué-de-Velluire, je fus entraîné loin de la Flocellière. Pourtant je pus assister à la première séance suivant mon départ avec "Le Bailloy". Et j'ai vu qu'ensuite ont été joués : "~~Le petit Jacques~~" et "le Pater des Vendéens".

La guerre 1939-1945 dispersa acteurs et machinistes dont un bon nombre partit pour les stalags.

Pour envoyer des colis aux prisonniers, des séances de variétés furent organisées. Je crois avoir entendu parler du drame "Lacerdoce".

Les jeunes filles ont remplacé les hommes et se sont distinguées dans "les Miroual", drame breton que j'ai pu voir, et "Pauvre Reine".

Enfin, après la libération, la troupe a repris ses activités avec "Rouget le Braconnier" et "Une cause célèbre".

La saison 1946-1947

A mon avis, avec 3 spectacles, ce fut la saison la plus chargée de notre époque théâtrale.

En novembre, la troupe représente "L'Ouragan", comédie policière en 3 actes et un seul décor. Sollicité par les anciens amis de la S.A.C, je reprends du service. La pièce, à la trame alerte et imprévue, plaît. Mais, que me reste-t-il surtout en mémoire ? Deux faits surtout.

Au dernier acte, au milieu de rebondissements très rapides, le traître (que je joue), réussit à s'emparer d'un revolver, en menace ses adversaires, ~~tire~~ appuie sur la détente, puis, dépité de voir que l'arme ne part pas, la jette à terre. Combien de fois la scène a-t-elle été répétée ? En combien de mains, l'arme, qui nous a été prêtée, a-t-elle passé ? A la répétition générale, une fois de plus, je sais l'arme et la jette à terre. Sous le choc, plus violent peut-être, de l'intérieur sort un chargeur avec 8 balles réelles ! Envoi de tous les assistants ! L'arme devait être enrayée, mais que serait-il passé, si jamais la détente s'était débloquée auparavant ? J'en frémis encore. De ce jour, je n'ai jamais utilisé sur un théâtre une véritable arme à feu.

"L'Ouragan" - et je pense que c'est la seule fois que la troupe est allée en représentation à l'extérieur ! - devait être joué à Saint-Mars-la-Reorthie. Tout se passe à peu près bien, mais voilà, qu'au 3^{ème} acte, dans la longue tirade où le traître, se démasque, la mémoire me fait. Silence total dans la salle. Je me sens honteux... Heureusement, nous sommes tout près de l'église, et l'horloge, à la mémoire fidèle, égrène en ce moment les coups de onze heures. Alors, je bénis le ciel. Heure coincidence ! Mon rôle consiste à dire : « ... Minuit ! minuit, l'heure du crime ! » et la suite vient tout naturellement !

Avec "Michel Strogoff" joué pour la 1^{ère} fois, le 31 décembre, ouvre une nouvelle ère théâtrale : celle des grands spectacles avec nombreux décors et changements à vue. La Flocellière va se donner un renom qui ne fera que grandir, dans la région et au-delà.

A l'origine de cette transformation, Auguste Rampillon : "Dudute". Durant sa captivité, il s'était trouvé à monter des spectacles dans son stalag et nous apporta le bénéfice de son expérience. L'œuvre à représenter, qui comprenait de nombreux tableaux, était découpée en 2 ou 3 parties. Pour chacune d'elles, et sous les conseils de "Dudute", les machinistes installaient les décors, en commençant par les derniers. Les coulisses se plaçaient les unes devant les autres et les toiles de fond, là, où devait se finir la scène utilisée. Si bien que le tableau fini, on enlevait les coulisses du décor, on relevait la toile puis abaissait

la suivante, et le tableau suivant était prêt. Cela se faisait toutes lumières éteintes et dans un temps très court.

Evidemment, pour effectuer ce travail avec précision et rapidité, les machinistes durent répéter de nombreuses fois. Ensuite, il fallut coordonner les efforts des machinistes avec ceux des acteurs. La dernière semaine avant la première représentation, les répétitions se prolongeaient, et toutes se terminaient si tard que souvent le combat cessait faute de combattants. En effet, nos hommes, machinistes ou acteurs, mais aussi travailleurs du lendemain, voulaient se ménager un temps de repos convenable. Le dernier soir, à la répétition générale, la lassitude était telle qu'à minuit et demie au moment de répéter le 16^e et dernier tableau, seuls restaient en scène quelques irréductibles qui, finalement, découragés, abandonnèrent, tout en disant au vicaire d'alors, l'abbé Poirier-Coutançais, qui était de service à la première messe : « Tout à l'heure, dans votre messe, dites une bonne prière pour que ça se passe bien. »

Les prières du pieux vicaire furent, dans l'ensemble, exaucées, mais elles ne purent empêcher au dernier tableau l'estafette de service de crier au Grand Duc : « Altesse! altesse! un courrier du Star » (au lieu du Tsar). Peu de spectateurs s'en rendaient compte, mais les acteurs en scène durent faire effort pour éviter le fou-rire.

Malgré tous les exercices des machinistes, quelques incidents se produisirent. Le haut de la scène était coupé par une grosse poutre, située à 2,20 m du plancher; or, les panneaux des coulisses mesuraient 2,50 m. Au cours d'un changement, dans le fond musical assez bruyant, on entend la voix de Jean Sevin : « Dudute, Dudute, j'ai heurté la poutre avec mon panneau, et il s'est coupé en deux! » La réponse fuse aussitôt : « Bien bon, j'arrive. » Et, durant tout le tableau, le brave Jean, monté sur un tabouret fourni par Dudutte, maintient à bout de bras, le haut de la coulisse qui menace de s'effondrer.

À une autre séance, Paul Bossoeil, le grand artificier, avait bien installé, derrière la toile de fond, tout son arsenal : pétards, bouchons, crapauds. Aux premières escarmouches, un gros pétard (coup de canon) fit sursauter les spectateurs, suivi de coups de feu (bouchons et crapauds) surrisés! Peu après, c'est une canonnade et une fusillade soutenues, dans une fumée intense : impossibilité aux acteurs de prononcer une parole alors que le calme était supposé rétabli. Que s'était-il passé? Un crapaud (en sautant) avait pénétré dans la soute aux munitions placée un peu plus loin, et avait provoqué les explosions. Malheureusement, un peu plus tard, lors de l'attaque d'Irkouisk, un acteur s'écria : « La bataille fait rage! » dans un silence absolu, ... et pour cause.

Dans un des tableaux, le journaliste anglais (que je représentais) arrivait en scène monté sur un âne (prêté bien aimablement par M. de Guigay du Pouët). La mise en scène voulait que le brave animal... et son cavalier... fissent un tour de scène avant de s'arrêter face au public. Généralement l'action se déroulait normalement, mais, une fois au moins, maître Aliboron, voulant justifier sa réputation d'entêté, resta quelques instants la queue vers la salle et il fallut attendre son bon vouloir pour que je puisse continuer mon rôle : l'âne avait joué au maître!

Les deux rôles féminins de Michel Strogoff étaient interprétés par des hommes : l'émouvante Marfa, mère de Michel, par Joseph Rambaud et la blonde Nadia, la fiancée de Michel, par Jean Morinière. Cependant, et pour la 1^{ère} fois, quelques jeunes filles purent ~~être~~ être en scène, au milieu des hommes, deux comme figurantes et les autres comme ballerines.

En effet, autre innovation : les ballets. La présentation du spectacle était un ballet, exécuté par 4 soldats, sur l'air de "Cavalerie légère";

et cela sur l'avant-scène. L'arrivée de Tiofar Khan, le chef tartare, était accompagnée par une danse de 4 jeunes garçons (air de "Indes Galantes") que j'avais eue l'outré-cuidance d'exercer moi-même, non sans peine d'ailleurs, l'un des exécutants prenant toujours 1 temps de retard. Enfin, les jeunes filles, dirigées par Madeleine Levin, (qu'un petit garçon dénommait "la danseuse aux étoiles"), donnaient un superbe ballet russe.

La musique accompagnait, non seulement les ballets, mais aussi les changements de décors. Le son, légèrement monté et dirigé vers la salle, étouffait les échanges de voix des machinistes, mais ne réussissait pas à convaincre tous les spectateurs; certains, sceptiques sur l'habileté de nos machinistes, pensaient qu'ils ne travaillaient que derrière le rideau fermé et éclairés; pour s'en assurer, ils avaient apporté des piles électriques avec lesquelles ils lançaient des éclairs vers la scène, mais étaient très vite rabroués par des hulements venus du théâtre.

Petit à-côté: quelle puissance peut avoir le spectacle sur l'imagination des jeunes enfants! Quelques jours après la dernière représentation, en rentrant à la maison, ma femme et moi nous sommes trouvés. Au milieu de la cuisine, notre garçon, Jean-Marie, sans et demi, brandit un énorme couteau au-dessus de sa sœur Geneviève en lui criant, comme Ogareff à Michel Strogoff: « Oh! comme je vais bien te tuer! »

Pour terminer la saison, vers Pâques, nous jouons: "Le chiffonnier de Paris". L'œuvre ne me plaisait qu'à demi, mais la réputation de la troupe était déjà faite et les spectateurs venaient nombreux. Malheureusement, certains soirs, l'acteur principal se présentait, atteint d'une maladie "très passagère" qui lui interdisait de paraître en scène. Il fallut donc (devoir bien pénible!... et ce n'était pas à qui le remplirait!) renvoyer les spectateurs après les avoir remboursés (... et la salle était pleine!).

Heureusement peu de gens en gardaient le souvenir, et le "Châtelet Indien", comme on l'appellerait plus tard, venait de prendre son essor.